

VICTOR HUGO : « AUX PREMIERS JOURS DU MONDE... »

Un magnifique poème méconnu

Ce très beau poème, [que vous pouvez lire ici en annexe à la fin de cette analyse](#), est en effet trop peu connu : peut-être n'a-t-il pas la place qu'il mérite dans « LES CONTEMPLATIONS ».

Il est le dernier d'une suite de neuf, intitulée « LES MALHEUREUX ». Ces poèmes relatifs à la souffrance et au mal, sont parfois longs, verbeux et assez flous du point de vue philosophique. Il méritait d'être seul et aurait très bien pu inaugurer « LA LEGENDE DES SIECLES ».

C'est l'apothéose d'une suite qui illustre cette idée : le vrai malheur, ce n'est pas la pauvreté, la maladie, la mort : c'est le péché, le mal.

Je me suis permis de l'isoler de l'ensemble dont il est la conclusion. D'habitude, c'est une faute : respecter l'intention de l'auteur est impératif. Mais je n'ai rencontré personne qui le connaisse. Je désire donc lui restituer sa valeur, montrer sa signification profonde et universelle, sa force et sa beauté.

Ce poème a une dimension philosophique, mais c'est une œuvre d'art complète, d'une grande richesse affective, visuelle et musicale. Rien d'abstrait ni de moralisant.

Tout au long du poème circule un contraste permanent entre la beauté et la grandeur de l'univers, et le malheur et la déréliction de l'homme. Mais plus que cela : constamment une rupture mais aussi un lien. Contradiction magnifiquement assumée : rupture et lien sont évoqués dans un dramatique vis-à-vis :

*« Aux premiers jours du monde, alors que la nuée,
Surprise, contemplant chaque chose créée,
Alors que sur le globe où le mal avait crû,
Flottait une lueur de l'éden disparu,
Quand tout encor semblait être rempli d'aurore,
Quand sur l'arbre du temps les ans venaient d'éclorre, »...*

D'entrée de jeu, nous sommes dans l'infini, dans le mystère des origines qui étonne encore (« *alors que la nuée, surprise...* »), dans l'immensité d'un spectacle qui donne de la grandeur au drame humain bientôt évoqué.

La suspension du mot « *Surprise* » au début du vers, après un enjambement, rend cette surprise saisissante.

Très vite, la beauté de l'univers est altérée, mais à peine, (ou au contraire exaltée par le contraste ?) par l'évocation de la chute de l'homme : « *l'éden disparu* ».

Le poète annonce la cause de la perte du paradis : « *...le mal avait crû* ». Il en fait un élément de la nature : « *croître* » donne une image de plante qui grandit.

En quelques mots l'essentiel est annoncé : l'éden, sa disparition, et la cause de celle-ci : le mal.

Tout au long du poème sont évoquées la connivence, la nature se faisant l'écho du malheur de l'homme, et en même temps cette opposition entre la nature, puissante, immuable et resplendissante, et l'homme, pécheur et mortel.

« ...où la chair avec l'esprit se fond » : on nous rappelle, justement, que la nature et l'homme sont intimement liés, qu'elle-même est altérée par la faute de celui-ci. Et puis vient le grand envol évoquant cette fois la terre et la vie, par son mouvement rythmé, qui s'accélère :

« Et le désert, les bois, l'onde aux vastes rivages,
Et les herbes des champs et les bêtes sauvages, » ...

Mouvement de vie brusquement suspendu par le « *Emus* », isolé au début du vers suivant. Belle phrase musicale qui s'élance mais est arrêtée net par l'évocation proche, annoncée, des deux premiers humains.

Le poète choisit ensuite des éléments durs, immobiles : « et les rochers, ces ténébreux cachots ». En opposition avec les éléments mobiles, vivants, voilà trois termes à connotation négative, létale : la dureté, l'obscurité, l'enfermement, qui annoncent le malheur.

Et de nouveau, la suspension, au début d'un vers : « *Voyaient* » : voyaient quoi ? On nous laisse attendre, renforçant l'effet dramatique.

Puis, « *d'un antre obscur* » reprend en écho « ...ces ténébreux cachots », et donne plus de force à l'annonce d'une tragédie.

Mais ces ténèbres sont associées à la grandeur :

« ... couvert d'arbres si hauts
Que nos chênes auprès sembleraient des arbustes, » ...

L'antre est un cachot mais un noble cachot.

On nous a donc laissés en suspens un moment, puis le poète nous dévoile le spectacle offert à la nature : l'être humain, noble dans son malheur, sous la figure d'Adam et Eve : « ...deux grands vieillards, nus, sinistres, augustes. »

Les adjectifs disent l'essentiel : « *nus* » évoque la honte (après la chute, Adam et Eve, ici non encore nommés, s'aperçoivent qu'ils sont nus) ; « *sinistres* » : annonce le malheur ; « *augustes* » : rappelle que Dieu a créé l'homme à son image.

Et le mot « *vieillards* » situe Adam et Eve dans le temps : ils ne sont plus au moment de l'éviction du paradis. Cela annonce une descendance.

Eve est évoquée la première, puis Adam « ...par le travail meurtri » : ce mot nous rappelle que le travail, absent du paradis terrestre, est une punition.

Mais de quelle faute ? Rien n'est dit.

« *Ayant la vision de Dieu sous sa paupière* » : ces paroles évoquent le rapport d'Adam avec son créateur.

Après la présentation des héros du poème, leur action :

« *Ils venaient tous les deux s'asseoir sur une pierre,* » ...

« *La pierre* » évoque la dureté, connote la souffrance, poursuit l'effet produit par « *cachots* » et « *antre obscur* ».

Et en face d'eux, la nature :

« *En présence des monts fauves et soucieux
Et de l'éternité formidable des cieux.* »

Ces vers majestueux parlent encore une fois de la communion de la nature avec le destin de l'homme. Les montagnes sont sévères comme des juges : « *monts fauves* », et l'adjectif « *soucieux* » fait écho au malheur de l'homme.

Et encore une connotation de grandeur :

« *Et de l'éternité formidable des cieux.* »

En ajoutant, cette fois, une dimension temporelle : allusion à l'événement irréversible, qui condamne l'homme pour l'éternité !

Grandeur du spectacle, grandeur de l'homme déchu, éternité de la condamnation.

« *Leur œil triste rendait la nature farouche ;* » ...

Réitération, mais toujours avec des images différentes, de la communion de la nature avec l'homme.

Et puis, la longue description de l'attitude d'Adam et Eve :

« *Et là, sans qu'il sortît un souffle de leur bouche,
Les mains sur leurs genoux et se tournant le dos,
Accablés comme ceux qui portent des fardeaux,
Sans autre mouvement de vie extérieure
Que de baisser plus bas la tête d'heure en heure,
Dans une stupeur morne et fatale absorbés
Froids, livide, hagards, ils regardaient, courbés,* » ...

Toute une suite d'images d'immobilité qui évoquent la souffrance, la stupeur et la mort : le mouvement vers le bas, seul mouvement, évoque la chute vers le tombeau. De même, les adjectifs « *froids, livides, hagards* » font aussi penser à la mort.

Avec un détail étrange : « *...et se tournant le dos* » : une vision géniale qui annonce la conclusion : Adam et Eve ne pleurent pas le même malheur. Chacun est seul. Ils n'ont même pas la consolation de partager leur douleur.

Le passage descriptif, volontairement long, met tout le poids sur le malheur et la souffrance d'Adam et d'Eve.

Et toujours ce rappel de l'éternité de l'univers opposée à l'homme devenu mortel :

« *Sous l'être illimité, sans figure et sans nombre, » ...*

La nature est témoin de cette condamnation, symbolisée par l'ombre. Et la chute du jour leur rappelle, chaque soir, le bonheur perdu. Ils regardaient :

« *L'un, décroître le jour, et l'autre, grandir l'ombre. »*

Ce vers majestueux, de même que « *se tournant le dos* », rappelle encore une fois, symboliquement, qu'Adam et Eve ne déplorent pas le même malheur.

Et puis, de nouveau, l'évocation de la nature grandiose et éternelle, par des vers merveilleux : ici la nature est étrangère au malheur de l'homme, comme pour souligner davantage celui-ci :

« *Et, tandis que montaient les constellations,
Et que la première onde aux premiers alcyons
Donnait sous l'infini le long baiser nocturne,
Et qu'ainsi que des fleurs, tombant à flots d'une urne,
Les astres fourmillants emplissaient le ciel noir, » ...*

Le poète accuse cette opposition entre la splendeur de la nature et le malheur de l'homme. Opposition radicale ici, qui met en valeur la douleur de celui-ci en l'isolant : il est seul, on ne sent plus l'écho de son malheur dans la nature. Ici, le poète évoque le bonheur que l'homme a perdu.

Et ce « *long baiser nocturne* » fait rêver à l'amour et la joie, ce que ne connaissent plus les héros tragiques qui se tournent le dos.

Ensuite, dans les cinq derniers vers, le poète reprend, dans un grand élan lyrique, l'expression du tourment d'Adam et d'Eve :

« *Ils songeaient, et, rêveurs, sans entendre, sans voir,
Sourds aux rumeurs des mers d'où l'ouragan s'élançait,
Toute la nuit, dans l'ombre, ils pleuraient en silence ;
Ils pleuraient tous les deux, aïeux du genre humain,
Le père sur Abel, la mère, sur Caïn. »*

Le dernier vers, cinglant, lapidaire, révèle d'une manière magistrale le sens que les huit poèmes précédents laissaient apparaître peu à peu : le vrai malheur de l'homme, ce n'est pas la souffrance, c'est le mal.

Remarquons que le poète accorde la plus grande intelligence, ou l'intuition la plus profonde, à la mère. Le père pleure son fils, c'est humain. Mais, bien que perdre un enfant soit la pire épreuve pour une mère, Eve transcende son chagrin : elle pleure le mal. La sensibilité de la mère est à un niveau supérieur, qu'on pourrait dire métaphysique.

C'est assez surprenant, car d'habitude, c'est l'homme qu'on gratifie de la raison et la femme du sentiment. Eve est gâtée ! Elle le sera encore plus quand nous verrons le sens profond de ce poème.

Mais avant de conclure sur la portée philosophique de ce poème, je veux mettre en évidence ses qualités musicales exceptionnelles. Toutes les grandes œuvres poétiques ont, à divers degrés, ce caractère, c'est ce qui distingue la poésie de la prose, mais celle-ci est une véritable symphonie.

Le poème commence par un adagio majestueux pour exprimer l'infini de l'univers et l'infinie beauté des premiers temps de la création :

« *Aux premiers jours du monde...*
... *un silence profond,* »

Puis le mouvement devient plus animé, plus rythmé, évoquant la terre et sa vie :

« *Et le désert, les bois, l'onde aux vastes rivages,*
Et les herbes des champs, et les bêtes sauvages, »

Ensuite, il s'arrête, comme pétrifié avec, en suspens, immobile ce : « *Emus,* » qui nous met en attente d'un événement grave. Et puis un *lento* annonce le drame, fait entrer majestueusement les personnages tragiques, et décrit leurs actes :

« *Deux grands vieillards, nus, sinistres, augustes...*
... *et l'autre, grandir l'ombre.*

Et de nouveau, en contraste poignant avec ce drame, un bel adagio aérien qui décrit la majesté du ciel nocturne, le bonheur de l'amour, les astres comme des fleurs :

« *Et tandis que montaient les constellations...* »,
...*emplissaient le ciel noir,* »

Puis reprise du *lento* majestueux accompagnant les actes d'Adam et Eve qui nous acheminent vers le dénouement.

Le dernier vers est sec (il faut noter l'absence de verbe), lapidaire, définitif : il tombe, comme un couperet et révèle tout le sens du poème :

« *Le père sur Abel, la mère sur Caïn.* ».

Tout son sens, justement : il y a bien plus dans cette œuvre que des sentiments. Victor HUGO commet une véritable transgression, non en accordant une sagesse supérieure à Eve, ce qui subvertit déjà le récit biblique, mais en déplaçant le péché originel !

En effet, dans la GENESE, le mal qui pèsera sur toute l'humanité est commis par nos premiers parents : ici c'est Caïn le premier pécheur ! A aucun moment, le poète ne mentionne une faute d'Adam et d'Eve, ni un remords, qui seraient la

cause de leur désespoir. S'ils étaient les auteurs du premier péché, n'en serait-il pas ainsi ? Mais il n'y a rien de tel.

Victor Hugo a-t-il eu conscience du bouleversement qu'il opérerait ? Il annule tout simplement une affirmation fondamentale de la Bible : le péché originel d'Adam et Eve, source de tous les maux de l'humanité !

Cependant cette subversion me paraît géniale.

Les récits de la Genèse ne peuvent plus être pris au pied de la lettre car la théorie de l'évolution rend éphémères les détails de la création.

Mais les poètes ont inventé de grands mythes qui contiennent une part de vérité : le mythe d'Œdipe par exemple, et aussi, justement, le mythe de la création de la Genèse.

Mais peut-être avec un autre sens que le sens traditionnel.

Adam et Eve n'ont pas péché : ils sont sortis de l'animalité en cueillant la pomme sur « l'arbre de la connaissance ». Ils ont accédé à la conscience. Fait fort bien illustré dans la Bible : ils se sont en effet aperçus qu'ils étaient nus, or l'animal ne s'aperçoit pas qu'il est nu et ne connaît pas la honte. Cette conscience, qui est présence à soi-même et au monde et ouvre l'accès à la liberté de choix et donc à l'erreur et à la faute, qui inaugure le mal. Eve a ouvert la boîte de Pandore. Mais Adam et Eve n'ont pas accompli le mal.

Victor Hugo, d'une manière géniale, a faussé le mythe du péché originel en déplaçant celui-ci, mais en lui donnant de ce fait ce qui me paraît être son vrai sens : l'accès de l'homme à l'esprit, prérogative divine, mais qui met en danger la faible créature.

Remarquons, et c'est un savoureux détail, que c'est Eve, en cueillant la pomme, qui a ouvert l'accès à la conscience et à la connaissance. Le machisme des nobles Patriarches s'est pris dans ses filets : en voulant la charger du péché originel, il en a fait l'initiatrice de l'intelligence humaine ! Ne nous étonnons pas alors qu'elle soit la première à avoir compris que le vrai malheur, c'est le mal !

Ce merveilleux poème, en déplaçant le péché originel, évoque, (Victor Hugo s'en rendait-il compte ?) **l'avènement de la conscience, de la faute, du remords et de la punition, bref, le passage de l'animal à l'homme, la rupture entre leurs destins .**

Rupture mais lien aussi entre l'homme et la nature, exprimés à travers tout le poème comme je l'ai souligné dès le départ : peut-on mieux dire, puisque nous savons aujourd'hui que l'homme, élément de la nature peut la transformer et même la détruire et qu'à l'origine est la conscience, ce péché originel ?

Les auteurs de la Genèse ont eu une intuition féconde, mais de cette promotion -l'accession de l'animal à l'humain- ils ont fait une faute imputable à nos premiers parents.

Que l'on soit croyant ou non, le récit de la Genèse, garde un sens profond et universel

© Jacqueline Politis 10/2016



VICTOR HUGO : « LES MALHEUREUX » (fin)

Aux premiers jours du monde, alors que la nuée,
Surprise, contemplait chaque chose créée,
Alors que sur le globe où le mal avait crû,
Flottait une lueur de l'éden disparu,
Quand tout encor semblait être rempli d'aurore,
Quand sur l'arbre du temps les ans venaient d'éclore,
Sur la terre, où la chair avec l'esprit se fond,
Il se faisait le soir un silence profond,
Et le désert, les bois, l'onde aux vastes rivages,
Et les herbes des champs, et les bêtes sauvages,
Émus, et les rochers, ces ténébreux cachots,
Voyaient, d'un antre obscur couvert d'arbres si hauts
Que nos chênes auprès sembleraient des arbustes,
Sortir deux grands vieillards, nus, sinistres, augustes.
C'étaient Ève aux cheveux blanchis, et son mari,
Le pâle Adam, pensif, par le travail meurtri,
Ayant la vision de Dieu sous sa paupière.
Ils venaient tous les deux s'asseoir sur une pierre,
En présence des monts fauves et soucieux,
Et de l'éternité formidable des cieux.
Leur œil triste rendait la nature farouche ;
Et là, sans qu'il sortît un souffle de leur bouche,
Les mains sur leurs genoux et se tournant le dos,
Accablés comme ceux qui portent des fardeaux,
Sans autre mouvement de vie extérieure
Que de baisser plus bas la tête d'heure en heure,
Dans une stupeur morne et fatale absorbés,
Froids, livides, hagards, ils regardaient, courbés,
Sous l'être illimité sans figure et sans nombre,
L'un, décroître le jour, et l'autre, grandir l'ombre.
Et, tandis que montaient les constellations,
Et que la première onde aux premiers alcyons
Donnait sous l'infini le long baiser nocturne,
Et qu'ainsi que des fleurs tombant à flots d'une urne,
Les astres fourmillants emplissaient le ciel noir,
Ils songeaient, et, rêveurs, sans entendre, sans voir,
Sourds aux rumeurs des mers d'où l'ouragan s'élance,
Toute la nuit, dans l'ombre, ils pleuraient en silence ;
Ils pleuraient tous les deux, aïeux du genre humain,
Le père sur Abel, la mère sur Caïn.